

LE PERE HAMON ET LES OUVRIERS

A une séance récente du Cercle Ville-Marie, je crois, nous avons entendu des récriminations un peu acerbes de la part d'un de nos ecclésiastiques les plus libéraux, les plus dans le mouvement, du Père Hamon, un jésuite distingué.

Prenant pour texte certaines expressions proférées au cours de séances ouvrières contre le projet d'un organe de socialisme chrétien et contre l'immixtion du clergé dans la solution des questions ouvrières, il a montré une certaine aigreur contre ceux qui, pense-t-il ne se rendent pas de suite à l'admiration de ces sentiments.

Pourtant, ces chrétiens devraient se rendre compte du milieu sur lequel ils veulent agir, et leur étonnement cesserait :

On a beau dire, dans la solution des questions ouvrières, la soutane n'est pas populaire.

Quelle est la cause de cette méfiance dans un milieu généralement catholique ? Elle est multiple et complexe.

Je signalerai cependant comme raison principale de cette impopularité la sévérité du clergé, qui apparaît à la classe ouvrière comme une injustice. A-t-elle tort ? Pas complètement. En tout cas, en apparence, elle a raison.

Les prêtres — et en cela ils ont de nombreux imitateurs chez leurs fidèles — n'ont pas de paroles assez dures pour flétrir la violence des ouvriers en temps de grève, leur socialisme révolutionnaire, leurs cris et leurs sentiments de vengeance et de haine, leur jobardise qui les pousse à se jeter dans les bras de courreurs de mandats politiques, qui se moquent de leurs intérêts comme un alcoolique d'un verre d'eau. Ils n'ont pas d'expressions assez fortes pour blâmer leur insouciance, leur prodigalité, leur faible pour les petits et les grands verres, leur immoralité, dans tous les cas, leur manque de moralité.

Certes, ils ont raison de déplorer cet état d'âme, de combattre ces vices, mais ils ont tort de faire un crime aux ouvriers de ce qui est le produit presque fatal de leur situation économique et de leur éducation.

Vous viendra-t-il jamais à l'esprit de reprocher à un champignon d'avoir poussé vénéneux sur un tas de fumier ? Avant donc de blâmer les ouvriers d'être ce qu'ils sont, ne serait-il pas juste d'analyser les causes de leur situation matérielle et morale.

Ils sont violents, haineux, dit-on. C'est vrai, dans beaucoup de cas : je ne les excuse pas, mais comme je comprends cette violence et cette haine quand je pense aux enfants qui souffrent, aux fournisseurs qui ne veulent plus, parcequ'ils ne peuvent plus, faire crédit, aux directeurs de manufactures qui, par suite d'un faux

avouur-propre, refusent d'entrer en pourparlers avec leurs ouvriers, aux grévistes renvoyés quand le travail reprend, aux mauvais meneurs, ceux du dehors, qui viennent souffler sur ces brasiers ardents et y jeter des paroles dont l'effet est semblable à celui d'une bombe de pétrole sur un incendie qui couve.

Ils sont naïfs, ajoute-t-on, et se laissent engluer par les promesses de quelques farceurs qui font miroiter devant leurs estomacs des tartines ineffables de beurre avec un peu de pain. J'en sais quelque chose. Mais je me demande comment il pourrait en être autrement quand je constate que leur éducation économique est encore à faire, que ceux qui sont tout désignés pour les instruire et les éclairer, se tiennent systématiquement à l'écart du peuple sous prétexte que tout effort est inutile, et que, du reste, il ne leur plait pas d'aller se colleter, à grands coups de gosier, avec des individus qui machonnent l'insulte et la calomnie comme d'autres les carottes de tabac. En vérité, exiger que de pauvres mineurs, des terrassiers, ou des manœuvres se dépêtrissent au milieu des sophismes qui flattent leurs passions et qui sont habilement présentés sous le couvert de la justice et de la fraternité par des rhéteurs audacieux c'est leur demander de trouver la quadrature du cercle. Figurez-vous un kangourou chargé de dévier un écheveau de soie embrouillé.

Ils sont imprévoyants, génit-on : ils ne pensent pas au lendemain. Le moyen, je vous prie, qu'il en soit autrement quand on vit au jour le jour et qu'on est pris dans l'engrenage de ces immenses industries où l'homme est un numéro, un outil sans initiative, où, pour réussir, il importe de donner un minimum de forces intellectuelles et un maximum de forces physiques.

Ils sont alcooliques, immoraux ? D'abord, permettez, ils ne le sont pas plus que les bourgeois. C'est du moins l'avis des spécialistes. Et puis, songez à leur étroit logement, une seule pièce, quelquefois deux, où s'entassent et grouillent dans une effrayante promiscuité, le père, la mère, les frères grands et les grandes sœurs ; songez à tous les exemples d'inconduite et d'intempérance qui leur viennent de haut, songez à tous ces corps usés, exténués par un travail énervant quand il n'est pas exagéré, aux estomacs délabrés par une nourriture insuffisante et irrationnelle, aux tentations que leur offre à chaque coin de rue l'auberge, et vous serez alors émus d'une immense, d'une insoudable pitié pour ces foules que les nécessités économiques emmuent dans un enfer social plus lugubre et plus horrible que celui que le Dante aperçut en sa vision poétique, et vous n'aurez plus pour elles de paroles de blâme, de durs reproches, mais plutôt des paroles de cordiale sympathie, de profonde commisération, et la pitié vous conduira à la justice.